



## Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

47 | 2013

Quel est l'avenir du XIX<sup>e</sup> siècle ?

---

### Éric FOURNIER, « *La Commune n'est pas morte* ». *Les usages du passé de 1871 à nos jours*

Paris, Libertalia, 2013, 187 p. ISBN : 978-2-918059-28-8. 13 euros.

Thomas Fazan

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4613>

DOI : 10.4000/rh19.4613

ISSN : 1777-5329

#### Éditeur

La Société de 1848

#### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 218-219

ISSN : 1265-1354

#### Référence électronique

Thomas Fazan, « Éric FOURNIER, « *La Commune n'est pas morte* ». *Les usages du passé de 1871 à nos jours* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 47 | 2013, mis en ligne le 28 janvier 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4613> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4613>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Éric FOURNIER, « *La Commune n'est pas morte* ». *Les usages du passé de 1871 à nos jours*

Paris, Libertalia, 2013, 187 p. ISBN : 978-2-918059-28-8. 13 euros.

Thomas Fazan

---

## RÉFÉRENCE

Éric FOURNIER, « *La Commune n'est pas morte* ». *Les usages du passé de 1871 à nos jours*, Paris, Libertalia, 2013, 187 p. ISBN : 978-2-918059-28-8. 13 euros.

- <sup>1</sup> Cet essai érudit offre un panorama complet des usages mémoriels de 1871, délibérément limité à la capitale. La thèse d'Éric Fournier traitait déjà des représentations de la Commune via la poétique des ruines parisiennes<sup>1</sup>. Ici, enrichissant une conférence prononcée précisément à l'occasion d'une exposition commémorative pour ses 140 ans, il synthétise puis prolonge l'histoire des mémoires de l'événement jusque-là concentrée sur la Troisième République. Focalisation sur le centenaire de 1971, « chant du cygne » d'un souvenir politiquement incarné, et analyse du très contemporain – véritables nouveautés du livre – étayent son questionnement du lien entre histoire et mémoires. Pour cela, il mobilise un corpus de presse politique et d'archives policières, et distingue soigneusement les œuvres orientées (jusqu'à la contre-vérité) des percées historiographiques « apaisées ». La démonstration se donne ainsi deux objectifs : comprendre les logiques de constitution de Communes fantasmées, selon le contexte et le groupe social dont elles émanent ; peser l'impact qu'a eu sur les moments de crise politique un « passé qui ne passe pas », en évaluant ses capacités mobilisatrices. En résulte un livre à la fois accessible à un large public et porteur de nouvelles clés d'interprétation pour le spécialiste.
- <sup>2</sup> La clarté du propos doit beaucoup à une périodisation inédite qui, en trois moments et autant de chapitres, démêle avec succès les configurations d'un souvenir éminemment

polémique. De 1871 à 1917, trois mémoires concurrentes s'inventent dans une guerre des mots entre acteurs, selon les clivages de la guerre civile. De la révolution d'octobre à 1971, le monde communiste vampirise la commémoration avant que d'autres courants à gauche tentent de la lui contester. Enfin, du centenaire à 2012, le souvenir oscille entre disparition des défilés partidaires d'ampleur et récupérations individuelles par un personnel politique maladroit. Aucun « lieu de mémoire », hormis le théâtre, n'est laissé de côté. Urbanistique, peinture, manuels scolaires, chanson, presse, roman, bande-dessinée et cinéma sont évoqués, même succinctement, comme autant d'invitations à approfondir l'étude des recompositions périodiques de trois paradigmes mémoriels : l'un « communard », l'autre « versaillais » et le troisième, incertain, tendant au consensus.

- 3 Cette posture républicaine modérée, impulsée par le tiers-parti conciliateur de 1871, naît avec l'amnistie de 1880 qui inscrit l'oubli dans la loi. Or, on comprend que ses hérauts n'ont pas disparu dans les années 1980-2000, qui voudraient intégrer la Commune à un roman national irénique. Le jour de l'inauguration de la « place de la Commune de Paris », où Jean Tibéri prononce l'éloge d'Adolphe Thiers, symbolise ces appropriations d'une mémoire floue, toujours tiraillée entre deux extrêmes et qui semble intenable.
- 4 Les mutations de la « mémoire communarde » occupent le gros du livre. On découvre ici ce que ses prémisses doivent à la pratique d'une histoire contrefactuelle. Afin d'ériger une vision glorieuse de l'insurrection, ses survivants manient l'uchronie, invention du XIX<sup>e</sup> siècle porteuse d'une visée politique progressiste assumée. Ces « possibles non advenus » (p. 41), bien que sources de disputes entre vaincus, permettent à ces derniers d'imaginer un mouvement communaliste victorieux. Devenus lieux communs des débats chez les héritiers proclamés de la Commune, ils façonnent durablement son souvenir. Crever l'écran qui masque la pluralité des mémoires communardes, réclame donc une relecture des nombreux textes publiés en exil ou au retour. En effet, le maniement d'une « Commune aurore » atteint son paroxysme dans l'Entre-deux-guerres, sous la houlette d'un PCF féru d'« anachronismes mobilisateurs » (p. 97), assimilant, entre autres, « fascistes » à « Versaillais ». Or, le temps du centenaire coïncide avec une profonde délégitimation de cette référence communiste à 1871. En 1971, alors qu'un manifeste du collectif Commune vivante prône une reconquête festive de la ville – suivant un renouveau historiographique qui remplace le « questionnement libertaire de la démocratie » au cœur du souvenir –, l'Institut Maurice Thorez organise un colloque aux conclusions dogmatiques, véritable « asservissement de l'histoire à la politique » (p. 136).
- 5 Le dévoilement de la « mémoire versaillaise » est peut-être l'enseignement principal de ce livre. Car cet ensemble d'usages se révèle contre-intuitif et ambigu à deux égards. Premièrement, on suit la persistance parfois souterraine d'une « légende noire » de la Commune (p. 129). À l'époque des « mémoires vives », la *damnatio memoriae* charrie son lot de types communards sanguinaires ou alcooliques. En 1932, le chef d'état-major du gouverneur militaire de Paris produit un rapport qui fait de la Commune l'exemple le plus abouti de l'insurrection à combattre, mêlant « anciens clichés versaillais » et psychose du complot communiste (p. 111). À partir d'une interprétation originale de ce document et de sa circulation dans l'armée jusqu'à Pétain, Éric Fournier peut émettre l'hypothèse que des « représentations versaillaises » ont influencé certaines décisions militaires. Mais après 1971, cette mémoire se change en « spectre néoversaillais »

(p. 140). La dernière « histoire versaillaise globale de l'année terrible » paraît en 1985 (p. 152)<sup>2</sup>. Et dans les années 2000, Lorant Deutsch ou Jean Sévilla réduisent encore la Commune à une « édifiante carte postale versaillaise » qui réactive les discours de l'Ordre moral (p. 153). Fait important : les deux écoulent plusieurs milliers d'exemplaires.

- 6 Deuxièmement, la référence de l'extrême-droite à la Commune, loin d'être univoque, balance entre rejet méprisant et exaltation biaisée. Dès les années 1930, des groupes fascistes montent au Mur des fédérés. En 1944, le Parti populaire français pousse la distorsion du passé jusqu'à rendre hommage à la fois aux morts de 1871 et aux tués du front de l'Est ! Enfin, puisque « l'histoire des mémoires du temps présent » (p. 137) est un axe essentiel de l'ouvrage, ces étranges célébrations sont reliées à celle d'un groupuscule identitaire parisien qui, en 2011, versait 140 litres de jus de tomates sur les marches du Sacré-Cœur. Ces « chimères aussi nationalistes que monstrueuses » (p. 140) servent une même dénonciation haineuse de la République qui passe sous silence un pan essentiel de la Commune : l'établissement de la « Sociale » était une des rares positions unanimes des révolutionnaires de 1871.

---

## NOTES

1. Éric Fournier, *Paris en ruines. Du Paris haussmannien au Paris communard*, Paris, Imago, 2008.
2. Stéphane Rials, *1870-1873. De Trochu à Thiers*, Nouvelle histoire de Paris, Paris, Hachette, 1985.